

qu'on en arrive à faire de notre politique une sorte de ragoût sans nom, qui lèverait le cœur à des gens moins malades.

Est-ce là ce qu'on veut offrir à notre peuple, à notre jeunesse, pour l'exalter ? On le dirait, à voir tant de braves gens occupés, à Genève même, ou dans les alentours, à tourner consciencieusement la sauce dans la casserole fédérale.

Si vous ne voulez pas entrer dans la Société des nations, si elle ne vous apparaît pas, à elle seule, comme une garantie suffisante, si sa première physionomie ne vous rassure pas, si elle n'est pas encore l'édifice largement équilibré que vous avez rêvé, dites-le franchement, et abstenez-vous ! Mais pour Dieu, ne laissez pas croire que l'intelligence et le cœur des Suisses sont incapables de choix courageux, qu'il n'y a point pour eux de différences entre les principes, ni de bornes entre les idées. Ne laissez pas croire que tout se confond dans notre conscience nationale, le froid et le chaud, le clair et l'obscur, le noir et le blanc. Il y va de notre réputation de peuple civilisé.

Et surtout, ne laissez pas croire à notre peuple que tout, dans sa vie, ne doit être que garanties et priviléges. Il nous faut aussi, je dirai même surtout, des responsabilités. C'est cela seul qui fait vivre une nation et lui donne son caractère. Notre jeunesse ne réagira-t-elle pas ? Se laisserait-elle mener jusqu'au bout par les mauvais bergers ? Ne sortira-t-il pas d'elle une lumière franche et pure qui dissipera les sophismes malins ? Acceptera-t-elle enfin pour la Suisse de n'être que le portier du Palace où l'on nous permettrait de loger les organes de la Société des nations — car tel est bien le rêve caressé chez nous par une foule de gens ?

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

Pâques foraines. — La fête foraine ressuscite à Paris !

Par ordre ministériel les journaux nous ont prévenus, nous, amateurs de ce plaisir parisien, qui n'est vraiment goûté en sa complexe plénitude que par les citadins sédentaires : ce ne sera pas une résurrection sans restrictions.

Mais enfin, voici le fait, il y aura, officiellement, le 20 avril 1919, des forains, et de toutes les espèces, au lieu de la ville qu'on nommait autrefois Barrière du Trône, et que l'on pourrait continuer à nommer ainsi pour l'évocation des deux colonnes qui lacent au ciel de royales statues, lesquelles se profilent sur les nuages comme sont cousins des figures du jeu de cartes. D'ailleurs, si ces colonnes marquent l'échec d'un arc de triomphe à la gloire de Louis XIV, les princes de pierre à la mode de Louis-Philippe sont Philippe-Auguste et Saint-Louis, et non le Roi-Soleil.

Depuis 1914 on n'avait pu voir les forains au carrefour. Un peu de la paix réapparaîtra avec eux. Courrons en jouir à la Foire au pain d'épices.

De renommée pas encore séculaire, elle s'ouvre fidèlement le jour

de Pâques, quelle que soit la mobilité de cette fête au calendrier. Il n'y a point que des marchands de nonnettes et de pavés de santé, comme l'enseigne le ferait croire strictement. Mais c'est le rendez-vous annuel de la plupart des établissements habitués à promener leur matériel dans la région parisienne. Et l'on devrait l'appeler la Foire des Foires.

Les restrictions ne lui enlèveront-elles pas quelque peu de son lustre ? C'est probable, encore que la malice des êtres humains qu'on veut empêcher de danser connaisse plus d'un tour, et déjoue, comme spontanément, parce qu'elle est l'éternelle Rosine naturelle, toutes les tutelles et tous les tuteurs.

On a confiance dans l'ingéniosité des fabricants de produits alimentaires pour offrir des pains d'épices approximatifs, d'un art succulent, bien que conforme aux exigences des circulaires du Ravitaillement. Et puis les petits cochons d'avant-hier, qui renaîtront demain, n'étaient-ils point baptisés à la minute par un cornet-stylo rempli d'un sirop déjà sucré à la saccharine ? Il y aura sur le prix 150 % d'augmentation, voilà tout.

Aussi bien, qui osa manger jamais cet animal festonné, brodé, et dont l'aspect demeure si peu comestible ? En lui ne respecte-t-on pas le fétiche qu'il est vulgairement, obscurément ? Cependant il ne sembla point participer assez au Rintintinisme pour préserver l'endroit d'une violente dégringolade de mitraille lors d'un passage de gothas en l'an de grâce guerrière 1918 !

Le cochon de pain d'épices peu à peu conquit tout l'étalage au préjudice de la faune plus variée qui y foisonnait, alors que nos parents étaient puérils. Et aussi aux dépens de l'espèce humaine, car les silhouettes gastronomiques des hommes à la mode s'y dressaient au même temps. On y vit et Napoléon, le premier, et Carnot, le troisième. Vers 1850, il y eut Proudhon ; vers 1880, l'amant d'Amanda. Verrons-nous Wilson en caricature mielleuse ? Et combien de poilus ? Quant au cochon, ne se métamorphosera-t-il pas en tigre ? Oui, nous sourirons de nouveau aux bonshommes et aux bêtes, d'un sourire qui hésitera à les croquer.

De même, frites, crêpes, beignets, gaufres, brioches, tartes, galettes, tout ce qu'on déguste saupoudré de poussière et vanillé de l'odeur des fourneaux, des fours et de la foule (pourquoi renier notre relent humain ?) reprendront place, ou à peu près, sur les étals engageants.

La restriction alimentaire n'est point celle dont aura le plus à souffrir la Foire. Les autres restrictions risquent de la marquer davantage.

La lumière, par exemple.

Sans doute nous regretterons l'immense lueur rouge qui procla-

mait aux habitants des rues sombres la gloire lumineuse de la fête. Et comme l'on sera moins ébloui et étourdi en pénétrant dans la foire elle-même ! Voulait-on fixer un point pour reprendre son aplomb, l'on s'apercevait que le point fixé était en mouvement. Tout virait, ondulait, flambait, hurlait. L'étonnement passé, le plaisir vient. On s'amuse comme les autres, comme les milliers d'autres, et c'est se multiplier. On tourne, on danse, on crie à l'imitation... Cet enivrement, très spécialement forain, ne possédera le badaud de ces Pâques-ci que mitigé.

Pour la musique, ah, quelle sourdine !

Les cuivres vainement ensoleillés resteront muets, et l'on tamisera les orgues de Barbarie. Pas d'invention à ce sautilement sur soi-même qui rythme la démarche des épaisses foules vibrantes. Non, du calme, du recueillement. Après tout, n'oubliez pas que c'est un devoir pour vous, Parisien de cet an 1919, d'aller à la Foire du Trône comme votre aïeul allait à la Foire Saint-Laurent, et de vous ébahir selon la tradition à tout ce dont s'ébahissaient votre grand-père et Théophile Gautier devant les bateleurs du Carré Marigny. Ce faisant, vous accomplirez un pèlerinage, acte de citoyen conscient à la fois de votre passé et de votre présent, et vous vivifierez une coutume aborigène. Aussi, pour vous y rendre, ne manquez point de monter le faubourg Saint-Antoine, sinueux comme fleuve et non rectiligne comme canal, où tant de souvenirs historiques vous accompagneront si vous le voulez bien.

J'en conviens, c'est un geste de foi. Mais il serait absurde envers quelque chose qui ne serait pas vivant. Et l'épanouissement est une nécessité de la vie hors du musée, du temple, du livre.

Tournez, tournez, bons chevaux de bois !

Résiste-t-on à Verlaine ?

C'est ravissant comme ça vous soule
D'aller ainsi dans ce cirque bête !

Mais concevez-vous ce cirque sans musique ?

Tournez, tournez au son des hautbois !

Et qu'importe que le moulin musical débite la polka de *Madelon*, servante au grand cœur patriotique, et non plus la valse de la *Veuve Joyeuse*, cosmopolite vaincue pour avoir fait faillite au vrai cosmopolitisme de l'humanité pacifique ? Le manège court en cercle. Les chevaux ne se rattrapent point, pas plus que leurs cavaliers, bien que ceux-ci, criants et gesticulants, en cherchent l'illusion. Et vous-même, ô sage, entrez dans la ronde, par sagesse, ou par prudence, ce qui est la même raison, mais teintée d'ironie.

Le gros soldat, la plus grosse bonne
Sont sur vos dos comme dans leur chambre.

Ces vers, qui sont encore de Verlaine — pourquoi, détachés, ont-ils le timbre de Coppée ? — m'imposent le souvenir éphémère d'un récit de journaliste racontant qu'en pleine émeute spartacienne de Berlin tournaient imperturbablement les chevaux de bois sous la chevauchée éperdue et heureuse de Fritz et de Gretchen.

Nous reverrons donc ces manèges que, selon leur lettre de noblesse, nous désignons encore chevaux de bois, mais qui ont pris tant d'autres aspects, suivant en cela une évolution analogue à celle de la faune des pains d'épices. Eux aussi sont devenus chats, lapins, cochons. Mais il y a mieux : au mannequin de la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite (au XVIII^e siècle) s'est substitué le faux-semblant des plus utiles conquêtes que l'homme ait jamais faites (au XIX^e siècle), et voilà, emportant en rond gamins de tous âges, bateaux, chemins de fer, automobiles. Le XX^e siècle commençant ajouta les aéroplanes. Demain osera-t-on les tanks ?

En même temps, l'on variait et raffinait le plaisir en le frôlant de la peur. On accommoda la montagne russe à la forme circulaire. On balança les véhicules. On esquissa des obstacles. On combina les sécousses, les frissons et les vertiges. La douce ronde enfantine bercée du ronron de l'orgue, moulu à main d'homme, et à peine martelé des sabots du cheval de chair moteur des chevaux de bois, fut étouffée par la violence des orgues mécaniques à cent déclenchements bruyants, le siflement strident des moteurs à vapeur, et, surtout, par le cri déchaîné, primitif, inconscient, réflexe, de l'animal humain affolé de joie.

Ce cri-là, nous l'entendîmes, expansion étonnante, hors la foire, et la mémoire de nos oreilles ne l'oubliera jamais, le 11 novembre 1918.

Mais, à la foire, ce n'est que le signe d'une jouissance aiguë et simple, assez semblable à un signal de plaisir sensuel. Il y a de l'ingénuité dans l'expression inarticulée. C'est le cri du corps qui seul au corps arrive.

Autrefois, les manèges hurlaient surtout le plaisir des femmes et des éphèbes. Souvenez-vous de la blonde et grosse fille qui, entre les Expositions de 1889 et de 1900, fréquentait infatigable mais correctement flanquée d'une vraie mère, si duègne maigre passée au vermillon, les foires parisiennes. Pourquoi Jean Lorrain, son contemporain, ne fut-il point son historiographe, autrement que par allusions et esquisses ? Juchée sur tout ce qui tournait, valsait, sautait, elle achalandait aussitôt l'établissement. Elle paraissait, encore qu'un peu trop dodue, mais si lumineuse de tignasse, échappée d'une affiche de Chéret. Elle ne pouvait pas ne point attirer les yeux du badaud. Mais son aspect ne prenait toute sa valeur d'appel, de confidence, de complicité, qu'à son petit cri gloussé. Ce fut Chichette sirène.

Il y en eut une, il y en eut plus d'une, il y en aura d'autres à la foire de demain. Et, ma foi, les soldats américains, grands crieurs, sauront donner la réplique instinctive, saine, explosive, et hors la convention des villes où se réprime le tapage nocturne.

Ainsi va surgir la vieille foire d'antan rajeunie, encore un peu bridée, comme intimidée de sa résurrection, après un si odieux hivernage de cinq années, et sans doute assez sournoise en son impatience de liberté.

Cependant il y aurait un tableau émouvant à dresser des foires et des forains pendant la guerre. Toute la région du nord de la France avait des ducasses fameuses. Les kermesses de Belgique palpitaient d'une vibration pittoresque et intense toute particulière. Qu'est-il advenu des hommes et des choses ?

Plus heureux furent ceux des forains de pleine France qui purent garer à temps le matériel. Malgré les départs aux armées, la tradition de la foire a pu se continuer au pays des vogues comme au pays des assemblées, avec décence et réserve, mais enfin la vie demeura, ralentie au sud de la Loire, moindre à son nord, et éteinte à Paris.

Or, voilà que les cloches de Pâques sonnent la Foire au Pain d'épices. Corvi, Becker, Pezon se réinstallent. Non, pas eux, mais leurs successeurs et imitateurs.

Car si nous devions voir une foire sans singes et sans lions, quelque chose manquerait à la fête. Le singe est la risée de l'homme et son bouffon philosophique. Pour le petit d'homme il n'est qu'une poupée vivante. Quant au lion... Mais ce serait toute l'histoire de l'humanité par les belluaires que l'on devrait évoquer. Et peut-être aussi un chapitre de sensualité sexuelle féminine, si du moins j'en crois cet admirable amateur des spectacles forains que fut Jean Lorrain. Ah, oui, le prestige de l'uniforme des dompteurs. L'écrivain avisé et intuitif proteste : « Quelle méprise, quelle incomparable méprise ! Elles viennent là pour les fauves, elles coquettent avec le tigre et aguichent l'orang-outang ; il y en a même qui risquent des œillades à la tigresse. Elles se savent belles et veulent éprouver leur beauté sur les fauves : anesthésiées par le désir de plaisir, elles ne sentent même plus l'effroyable remugle des sexes moites et des litières. »

Sortons. Entendra-t-on encore éclater les coups de carabine au fond des tirs ? Nous avons trop de cicatrices sonores pour goûter ces détonations, du moins je le veux croire. Et nous laisserons les jets d'eau sveltes jongler avec le même œuf. Et nous abandonnerons les pipes à leur vie et à leur mort normales.

De même, les loteries, fût-ce celle de la cantinière, qui n'a pu manquer de bleuir son ancien costume. N'avons-nous pas assez joué au

jeu du sort ? Et avec quels enjeux macabres ! Médiocre taquinerie que de l'exciter maintenant au crissement d'une terre que désignera son heureux gagnant. Aussitôt l'envie haineuse du public cernera le possesseur du gros lot. A ce prix je refuse ce destin, de toute ma conscience d'homme d'amour.

Je voudrais, au moins, que la modération transitoire imposée à la musique foraine permette de reprendre une habitude démodée : la parade. Je ne connais rien de plus merveilleux qu'une parade, surtout si l'on s'en tient là et si l'on ne met pas le pied sur l'escalier. C'est le boniment à l'entrée de la Terre Promise. Mefiez-vous du territoire lui-même.

La parade ne pouvait guère ne pas s'adapter à l'évolution générale de la foire. Elle devint de la pure réclame brutale. La persuasion de la parole écrasa sous le coup de gong. Le cinémaacheva la déroute du théâtre. A la porte le prélude jurerait d'être comédie ou farce. C'est le racolage en geste plutôt que par la langue.

Le silence relatif ranimera-t-il la parade ? Improbable, d'où grande tristesse pour l'amateur que je renvoie aux nombreux livres qui ont traité du théâtre de la Foire, dont c'était le dernier vestige. Et pourtant quel ne fut point notre esprit de place publique ! Je goûterais aujourd'hui la satire d'un queue-rouge, puisque les paroles volent. Il est vrai que nous avons parfois comme voisin de foule des gens si prompts à se choquer du moindre propos, et si peu imbus de tolérance envers le libre épanchement de l'individu. Mieux vaut se taire ? Alors, des muets ? C'est à éclater de rire, si du moins la terrible trépanation intellectuelle que nous venons tous de subir n'a pas fait de nous des bonshommes de mol et malléable pain d'épices.

Ce que nous retrouverons sans trop de changement ce sera le plein air, je veux dire le chanteur de romances à la lisière du champ de foire, l'acrobate qui fait son cirque d'un morceau de tapis et d'un cercle de bâtauds, l'athlète cariatide de poids qui ne pèsent pas toujours le leur dans la balance, le brusque évadé des cordes dont on l'a ligoté en saucisson. Peut-être ceux-là nous donneront l'illusion que la chose n'a pas eu lieu, et, par cette illusion, nous permettront d'avoir celle qu'elle n'aura plus jamais lieu...

Et le cycle des fêtes foraines de Paris va recommencer. Chacune a son caractère. Les Invalides, Vaugirard, Neuilly, au printemps, Lion-de-Belfort, Richard Lenoir, Montmartre, en automne, se diffèrent de manière très appréciable pour l'habitué. Le rêve de l'errant et de l'inconnu apporté ainsi à chaque quartier se modèle un peu sur la réalité du cadre. L'on pourrait nuancer cette géographie psychologique de la Foire et ces mœurs des gens qui vont à la Foire.

A mesure que le cycle de l'an de résurrection s'accomplira, les restrictions et obligations vraisemblablement diminueront, et, peu à

peu, la Fête Foraine redeviendra elle-même, neuve et éternelle, jouet et instrument d'homme, et aussi, et surtout, miroir magique où Narcisse aime à se révéler à soi-même comme à ceux des autres qui ont même appétit que lui de leur humanité individualiste au contact des foules.

LEGRAND-CHABRIER.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

Charles Bastide : <i>La France et l'Amérique dans l'histoire; Renaissance du livre.</i>	1 25	revenu sous la Révolution. <i>Histoire de la Contribution patriotique dans le Bas-Languedoc.</i> Préface de M. Paul Delombre; Champion.	9 60
---	------	---	------

Pierre Edm. Hugues : *Un impôt sur le*

Linguistique

J. S. Harry Hirtzel : <i>La facilité de la langue chinoise</i> ; Imp. Judon, Ciney.	3 »
---	-----

Littérature

Edmond Adam : <i>La néostiche et le verbe intégral</i> . Essai sur les tendances poétiques contemporaines. Préface de Ph. Lebesgue. Illust. de G. Pastré; les Humbles.	1 »	Pierre de Ronsard : <i>Les Amours</i> . Texte établi sur les éditions de MDLX et de MDLXXVIII et publié avec des additions de l'auteur, des notes et des commentaires par Ad. Van Bever. Avec 8 reproductions en phototypie; Crès, 2 vol.	10 »
--	-----	---	------

Francis Baumal : *La Genèse du Tartufe*; *Molière et les Dévots*; Le livre mensuel.

Jean Paul Belin : *L'apostolat d'un malade*; *Louis Peyrot, 1888-1916*; Bloud.

Maurice Bouchor : *La Soupe, La Montagne et La Vallée*, saynètes d'Alsace; Berger-Levrault.

Lucien-Alphonse Daudet : *La dimension nouvelle*; Crès.

Jean Giraudoux : *Amica America*. Avec des dessins de Maxime Dethomas; Emile-Paul.

Camille Maclair : *La magie de l'Amour*; Ollendorff.

4 55

Ernest Seillière : *Les étapes du mysticisme passionnel (De Saint-Preux à Manfred)*; Renaissance du livre.

Oscar Wilde : *Une tragédie florentine et fragments dramatiques inédits*, précédés de *Mes Souvenirs d'Oscar Wilde*, par Bernard Shaw. Préface de Robert Ross. Avec un dessin de Aubrey Beardsley, 2 frontispices de G. Daragnès et une page autographe; Cahiers britanniques et américains.

3 »

Musique

Jean Cocteau : <i>Le coq et l'arlequin</i> , notes autour de la musique. Avec un portrait de l'auteur et 2 monogrammes, par P. Picasso ; La Sirène.	3 »
---	-----

Ouvrages sur la guerre actuelle

Henry Bordeaux : <i>Les derniers jours du Fort de Vaux</i> ; Nelson.	2 50	<i>la guerre</i> : Lafitte.	3 50
--	------	-----------------------------	------

Emmanuel Bourcier : *Le bombardier Camus*; Berger-Levrault.

Henriette Celarié : *Quand ils étaient à Saint-Quentin*; Bloud.

Albert Droulers : *Sous le poing de fer; Quatre ans dans un faubourg de Lille*; Bloud.

Robert de Flers : *Sur les chemins de*

D. Maurice Limousi : *De l'ambulance à l'hôpital*; Figuière.

F. Martin-Ginouvier : *Le martyre du Curé de Varreddes*; Bloud.

René Milan : *Matelots aériens*; 1916-1917; Plon.

Lieut. Niox : *Mes six évasions*; Préface de Maurice Barrès; Hachette.

3 50